Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 19

Artikel: Beaucoup de choses, peu de temps
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-203359

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

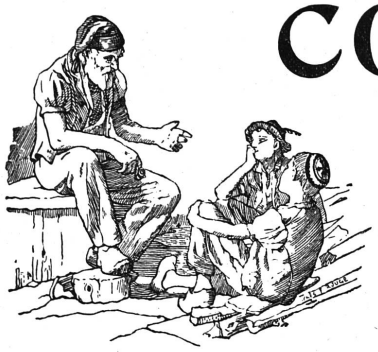
Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

44me ANNÉE — N° 19. — Samedi 12 mai 1906.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50; six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent. **Etranger,** 25 cent. — **Réclames,** 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

La salade au lard.

Est-ce parce qu'elle est la première verdure qui apparaisse sur la table, au sortir de l'hiver ? La dent-de-lion est toujours accueillie avec plaisir chez nous, soit qu'elle verdisse les potages, soit qu'on la serve en salade. Ses jeunes feuilles légèrement amères passent au reste pour avoir toute sorte de vertus. Dans la Suisse allemande, on la dédaigne généralement. Un journal de Zurich disait l'autre jour que l'usage de la dent-de-lion était même inconnu dans les cantons orientaux avant la guerre franco-allemande. Ce furent les pauvres soldats de l'armée de l'Est qui le révélèrent.

Beaucoup de Vaudois adorent surtout la salade à la dent-de-lion et aux petits cubes de lard roussis et croquants, et il faut avouer que, apprêté par une cuisinière experte, ce mets est vraiment exquis. Nous connaissons des bonnes gens qui, au printemps, ne veulent pas d'autre salade que celle-là. Ils en font une cure, ils en prennent tous les jours à la maison et, s'ils sont en voyage, en demandent dans tous les hôtels où ils descendent.

Il y a quelques années, une joyeuse bande de Lausannois faisant une excursion dans le canton de Berne pria un aubergiste de Kandersteg de leur servir de la fameuse salade au lard.

— Au lard maigre ou au lard gras ? questionne l'hôte, en ouvrant de grands yeux.

— Gras, gras ! et surtout ne le ménagez pas.

Quelques instants plus tard, les Lausannois virent leur aubergiste réapparaître avec une gigantesque terrine, qu'il déposa triomphalement sur la table : « J'espère, dit-il, que vous serez contents, nous avons mis tout ce que nous avions ».

Le phénoménal saladier contenait six kilos de lard gras hâché menu et pas une seule feuille de dent-de-lion !

Pour de la salade au lard, c'était de la salade au lard !

Les enfants terribles. — A table.

L'invité. — Quel dîner exquis !... J'ai rarement aussi bien mangé !...

Le fils de la maison (10 ans). — Et nous aussi !

A deux mots pour un sou. — Une femme fait une scène à son mari, qui est télégraphiste. Quand elle a fini, elle lui demande :

— Eh ! bien, qu'as-tu à dire ?

— Rien, sinon que pour télégraphier tout ce que tu viens de dire, il aurait fallu payer 1573 fr. 20 centimes. J'ai fait le compte.

En forêt, dans son fauteuil.

Pour obtenir dans les chambres le parfum des forêts de sapins, on verse dans un pot ou autre récipient un litre d'eau bouillante, puis on y verse goutte à goutte une cuillerée d'essence de térébenthine. Une excellente odeur d'aiguilles de sapin se répandra alors dans la chambre. En renouvelant deux fois par jour cette opération, on neutralise par là les germes contagieux. Ce procédé est très avantageux pour les malades de la poitrine. Il est en outre très peu coûteux, car avec 25 centimes de térébenthine on en a pour une semaine.

Affiche électorale.

Réflexion d'un passant devant une affiche électorale :

— Décidément il y a beaucoup plus de colle dessus que dessous

---

La force du bœuf. — Quelle est la force d'un bœuf attelé ?

Cette question a été en partie résolue au concours organisé par la Société d'agriculture de la Haute-Vienne et tenu récemment à Limoges.

La plus forte paire de bœufs, âgée de quatre ans et demi, pesant 1380 kilos, put fournir, au travail normal, un effort moyen de 317 kilogrammes, à une vitesse moyenne de 60 centimètres par seconde, ou un peu plus de deux chevaux-vapeur et demie.

Il va sans dire que c'est là une force remarquable. Il faut ajouter que la puissance des bœufs dépend dans une large mesure de la manière de les conduire.

Un qui va disparaître.

Il est, quoi qu'on en dise, amusant à contempler ce troubleur de « verte », qui chaque jour, entre onze heures et midi, prend place devant le verre où la ration de Pernod ou de Berger attend le filet d'eau savamment octroyé. Et voici que le mauvais geste d'un fou va rayer du nombre des figures contemporaines le fervent de l'absinthe — au sucre ou nature. — Bientôt dans notre doux pays où l'on aime à trinquer honnêtement en devisant « de choses et d'autres », l'amateur de « verte » sera aussi introuvable qu'un petit morceau de bois dans une forêt.

Et, vraiment, ce sera dommage, car les originalités sont rares, les habitants des villes étant tous taillés sur le même patron, comme des bûches de même longueur. Ils reçoivent tous la même estampille et les individualités y sont si peu communes que la foule les considère avec des yeux ébahis de grenouille enamourée.

Le vrai troubleur est pacifique. Il n'a rien de l'alcoolique, il n'abuse pas de la « verte ». Il ne multiplie jamais les distacts et les X. Tout au plus se permettra-t-il, le dimanche, de récidiver modestement. Il ne boit pas pour s'enivrer, il savoure, il prend plaisir à cet apéritif, il en aime le goût, l'odeur, même la couleur indécise et mystérieuse. Et, voyez avec quelle sollicitude il laisse tomber, goutte à goutte, l'eau fraîche — ni trop ni peu — dans la liqueur opaline ; avec quelle attention il considère les petits nuages qui se forment dans le liquide et le rendent laiteux. Il sait, à une nuance près, la teinte que doit avoir sa « couesté », la sienne, celle qu'il aime et dont la force lui est coutumière. Pour rien au monde, il ne la laisserait troubler par quelqu'un, pour rien au monde, il ne placerait son verre sous le minuscule robinet de ces petites fontaines qui, en certains cafés, font leur apparition, à onze heures, sur la « table du milieu » ; pour rien au monde, — oh ! cela, jamais, jamais, — il ne consentirait à « assommer » sa verte par une trombe d'eau versée brutalement, au hasard du geste. Non, le vrai troubleur éprouve, j'imagine, une aussi agréable sensation à préparer le breuvage qu'à le déguster. C'est un rite, c'est un dogme.

Quelques-uns se hasardent à « la prendre au sucre », mais ceux-là sont plutôt rares. Aux yeux des adeptes intransigeants, l'absinthe nature est la seule vraie. Et surtout, n'allez pas leur parler des sirops, des limonades, des eaux gazeuses, du vin, etc.., que certains profanes mêlent à la liqueur. N'allez pas leur offrir, par exemple, une horrible *tomate*, dont la couleur indescriptible, inquiétante, suggère des pensées peu digestives. Ce sont là boissons méprisées par tout véritable troubleur.

Celui-ci accomplit ses fonctions avec une régularité parfaite. Il a choisi, depuis longtemps, le café où il savoure sa ration quotidienne, et, dans ce café, la table où il aime à s'asseoir. Pilier d'estaminet, dites-vous. C'est vite jugé. La pinte ! en somme, c'est la cave de ceux qui n'en ont point ; et il sied mal aux privilégiés qui dégustent une bouteille d'Epesses ou de Villeneuve à leur dîner de vilipender le pauvre diable qui se régale par ci, par là, de deux décis de petit-vieux ou d'une « verte » bien préparée.

Assis, devant son verre, le bon troubleur lit un journal ou fume un bout — peut-être fait-il l'un et l'autre. — Il ne boit pas vite, il absorbe, gravement, par petites gorgées, qui lui chatouillent agréablement les papilles linguales. Ainsi la saveur lui semble décuplée et il garde plus longtemps, aux lèvres, le parfum anisé. Il ne s'émeut pas, ni les intempéries, ni les nouvelles stupéfiantes, ni les cataclysmes lointains, ni les guerres ne lui feront vider son verre plus vite, le verre qu'il a mis tant de soins à remplir. C'est à peine s'il jette un regard détourné aux clients qui rentrent ou sortent et passent à côté de lui. En toute autre circonstance, peut-être serait-il aise de converser, mais en buvant la « coueste » il ne parle guère, ne voulant pas être distrait d'une occupation si sérieuse. Et, si les planètes et tout le système « luminaire » tombaient en fragments sur notre pauvre monde, mais que dans la catastrophe une bouteille de « verte » et un vrai troubleur restassent debout et indemnes, celui-ci préparerait tranquillement sa goutte accoutumée et la boirait à la résurrection du genre humain si malmené.

Le vrai troubleur est un sage. Il va disparaître, découvrons-nous sur son chemin.

Beaucoup de choses, peu de temps. — L'ouverture prochaine du Simplon et de l'exposition de Milan donne lieu à une foule de projets de voyages. C'est vers le pays du soleil que s'envoleront, cet été, les heureux du monde.

— Nous, nous irons en Italie, disait l'autre jour un négociant de Lausanne. Malheureusement, nous ne pouvons disposer que de six jours. Nous en passerons deux à Rome. Nous voulons voir Rome.

— Oh! mon cher monsieur, comment donc voulez-vous voir Rome en deux jours?

— Mais que oui; c'est bien simple. Ma femme visitera les églises, ma fille, les musées et moi, les cafés et les restaurants.

La propreté hollandaise. — A la leçon de géographie. Un écolier montrant la carte de l'Europe :

— M'sieur, y a une punaise sur la Hollande!

— Sur la Hollande? Hum! hum! Singulier! Un pays où l'on est si propre!

Au théâtre. — L'acteur qui remplit le rôle de Richard III :

— Un cheval!... Mon royaume pour un cheval!

— Est-ce qu'un âne ne pourrait pas faire votre affaire? demande à haute voix un spectateur.

— Parfaitement! Dépêchez-vous de venir.

Lau Batzi.

A la Grandge d'au Guimou, vo l'ou sêdet bin,
Vo, vo, vo, vo l'ou sêdet bin;
Vo, vo, vo, vo, vo, vo l'ou sêdet bin

L'an fé ouna felie, qu'a l'ou bet tant print
Qu'a, qu'a, qu'a, qu'a lou bet tant prin;
Qu'a, qu'a, qu'a, qu'a, qu'a, qu'a lou bet tant print.

L'a volian batzi demindze que vint,
De, de, de, demindze que vint;
De, de, de, de, de, demindze que vint.

L'aran por coupâré, l'ou couriâ Dandin,
Lou, lou, lou, lou couriâ Dandin,
Lou, lou, lou, lou, lou, lou couriâ Dandin.

L'aran por coumâra, la Suzon Crépin,
La, la, la, la Suzon Crépin,
La, la, la, la, la, la Suzon Crépin.

Volian fêré fitaz d'on vintro de tzin,
D'on, d'on, d'on, d'on vintro dé tzin,
D'on, d'on, d'on, d'on, d'on, d'on vintro dé tzin.

D'onna tîta d'ânou, coueté in n'on toupin,
Coue, coue, coue, coueté in n'on toupin,
Coue, coue, coue, coue, coue, coueté in n'on toupin.

Ouna tzerelie verda, frecacha tant bin,
Fre, fre, fre, frecacha tant bin,
Fre, fre, fre, fre, fre, frecacha tant bin.

On pliat dé renailles saré l'ou pesson,
Sa, sa, sa, saré l'ou pesson,
Sa, sa, sa, sa, sa, saré l'ou pesson.

Au crau d'au lizé, l'ou vin pouaiséran,
Lou, lou, lou, lou vin pouaiséran,
Lou, lou, lou, lou, lou, l'ou vin pouaiséran.

Et por l'ou goutâ, dai brecits bourlâ!
Dai, dai, dai, dai brecits bourlâ,
Dai, dai, dai, dai, dai, dai brecits bourlâ.

Dé sti bi batzi, tant qu'à l'an que vint,
Tant, tant, tant, tant qu'à l'an que vint,
Se volian braga, tant qu'à l'an que vint.

Au fond d'une crevasse.

La livraison d'avril 1906 de l'*Echo des Alpes* contient, sous le titre de *Contribution à l'histoire de l'Oldenhorn* (Becca d'Audon), des pages fort intéressantes, dues à la plume de M. E. Busset, de Lausanne, membre de la section des Diablerets du Club alpin suisse. Nous en détachons ce qui suit :

C'est au pied de l'arête Sud-Est de l'Oldenhorn qu'est arrivé, il y a de cela 53 ans, un accident qui n'a pas été inscrit dans les annales de l'alpinisme et, comme il est entièrement inédit, je me permettrai de le raconter.

L'alpinisme commençait à être en faveur, les étudiants, en particulier, utilisaient volontiers leurs vacances d'été pour faire de longues courses à pied, à travers la Suisse, et même pour faire l'ascension de tel sommet connu pour sa belle vue.

Le 27 août 1852, trois étudiants, revenant de la fête de Zofingue, arrivaient à Gsteig chez un ami, M. Fetcherin, pasteur, dans la localité. C'étaient les deux frères Vionnet et M. Vincent*. « Mes amis, leur dit M. Fetcherin, le temps est beau, pourquoi n'en profitez-vous pas pour faire l'ascension de l'Oldenhorn; avec un guide, cette course ne présente aucun danger. » Les trois touristes sont bientôt décidés; quelques moments après un jeune Anglais, M. Jones, qui avait entendu parler de ce projet, vint leur demander la permission de se joindre à eux. Il était à Gsteig avec un guide pour traverser le Sanetsch.

Le lendemain, ils partent tous ensemble. Le chemin choisi, quoique plus long, fut celui du Sanetsch. Du col, ils remontent le glacier de Zanfleuron, en se dirigeant du côté de l'Olden. Les crevasses sont nombreuses, la petite caravane est obligée de louvoyer pour les éviter; enfin ils arrivent dans la région supérieure du glacier, encore recouverte de neige. L'un des ascensionistes *plonge* jusqu'aux genoux dans une crevasse, mais cela ne les rend pas plus prudents. Ils arrivent au pied de la pyramide pour prendre l'arête Sud-Est; ils n'étaient pas encordés, à cette époque on ne songeait pas à une semblable précaution; ils ne marchaient pas non plus à la suite les uns des autres. Le guide des étudiants était en tête, puis venait M. Vincent et à côté de lui l'un des frères Vionnet, les autres membres de la caravane suivaient, selon sa fantaisie. Tout à coup, pendant que leurs regards sont attirés par une troupe de chamois longeant les pentes de l'Olden, M. Vincent disparaît du milieu de ses compagnons épouvantés. On se penche au bord de l'ouverture, on appelle, point de réponse. Le malheureux à la suite de sa chute avait perdu connaissance. Au bout d'un moment, il revient à lui : « Où suis-je? dit-il, qu'est-il arrivé? » — « Tu es dans une crevasse, prends patience, nous enverrons le guide chercher une corde et nous te tirerons de là. » En effet le guide est envoyé avec ces mots : « Surtout faites diligence ». Les frères Vionnet restent au bord de la crevasse. M. Jones et son guide se lassent d'attendre et repartent pour le Sanetsch. « Laissez-nous au moins les habits et les vivres dont vous pourrez vous passer », demande M. Vionnet.

Le pauvre Vincent était inondé, un ruisselet lui tombait sur la nuque et le glaçait tout entier. Quoique à trente pieds de profondeur, soit à cause du rétrécissement de la fente, soit qu'il fût tombé dans une corniche, il n'était pas au fond de la crevasse, et les vêtements qu'on lui lançait tombaient plus loin; enfin il réussit à saisir un gilet pour se protéger la nuque. M. Vionnet imagine un autre moyen pour lui faire parvenir des vivres; il déchire une blouse en minces lanières, les ajoute les unes aux autres, et attache une gourde au bout de cette corde improvisée. Elle était trop courte! On repartage les lanières, et enfin il est possible de lui tendre un breuvage réconfortant et d'autres pièces de vêtements. Mais le temps passait, il était déjà quatre heures, le guide ne revenait pas. M. Vincent commençait à perdre tout espoir; il sentait le froid de la glace le pénétrer tout entier et il se préparait à la mort. Les frères Vionnet, de leur côté, voyant les ombres du soir s'allonger et ne pouvant plus rien faire pour leur compagnon, laissent un sac au bord de la fatale crevasse et se dirigent du côté de l'Olden pour chercher un refuge, au cas où il faudrait passer la nuit sur la montagne. Mais heureusement ils rencontrent le guide. « Hâtez-vous, lui disent-ils. Avez-vous au moins assez de corde? » — Oui, ne craignez rien. » La corde est lancée. Vincent a encore assez de force pour la passer à sa ceinture; il est retiré sain et sauf. Tous ensemble, ils redescendent par le chemin le plus direct, Audon et la Ruche. Six heures après, couché dans un bon lit, sous de multiples couvertures, il grelottait encore.

L'aventure n'eut pas de suites fâcheuses, puisque notre héros put achever ses études, et pratiquer la médecine pendant de longues années.

E. Busset.

* M. Vincent, le héros de notre histoire, exerça la médecine dans le canton, et M. Vionnet, ancien pasteur, de qui nous tenons le récit, est encore en bonne santé, à Lausanne. — E. B.

Quoi de neuf? — Chez un coiffeur facétieux. Un client rend en bougonnant le journal qu'on lui a passé : « Elle n'a rien de neuf, la *Feuille* d'aujourd'hui »!

— Si fait.

— Quoi donc?

— La date.

Signe de marque. — Un villageois va réclamer un de ses parents à la Morgue.

— A-t-il quelque signe particulier auquel on puisse le reconnaître? demande le gardien.

— Oui; il est muet.

Deux pour une. — La maman procède à la toilette de nuit de Toto et de Charlot. Celui-ci s'est coulé le premier sous la couverture et a pris le bon milieu du lit.

— Ah! bien, dit la maman; quelle place laisses-tu à ton frère?

— Les deux côtés, maman!

— Pourquoi un « bon mot » est-il presque toujours un mot méchant?

— Parce qu'on ne peut rire sans montrer les dents!

— Elle semble pleine de finesse, cette petite Mme de X...

— Oui. Elle a assez d'esprit pour ne pas dire toutes les sottises qu'elle pense.

Méprise.

Lorsque le docteur Ludovic Piguet apprit à sa fiancée que son heureux pays l'appelait à le servir pendant trois semaines de camp, au milieu de ce mois de juillet déjà réservé pour un séjour en famille aux Marécottes, s'il n'y eut pas des larmes et des trépignements, tout ne se passa pas paisiblement.

Le meilleur maître — la Confédération est de ceux-là — est un tyran aux yeux de l'amour; avec une dose raisonnable de patriotisme, cependant, et de la philosophie, on calme d'autres aspirations. Et puis l'habit bleu clair sied si bien à un grand officier blond, et puis... suprême consolation, il y aurait relâche au moins une fois pendant ces trois malheureuses semaines, un dimanche que le docteur pourrait consacrer à sa famille.

Toutes ces raisons considérées, la soirée se passa agréablement dans le pavillon fleuri de roses, surplombant un lac vert, que vous ne chercherez pas au midi de Lausanne; non, il est au nord de cette ville...

* * *

Madame Piguet, veuve consolée par une unique espérance, qui était le favorable établissement de son fils, partit pour les Marécottes. Elle y retrouva, confortablement installés, monsieur et madame Môtiers et leur fille Aimée, la fiancée du docteur. Le revoir ne fut pas extrêmement émouvant, car la séparation datait de peu; de plus les Môtiers affectaient le plus grand calme dans toutes les occasions, soit que leur âge avancé le commandât, soit qu'ils l'eussent expérimenté comme preuve de distinction, genre anglais.

* * *

Le docteur Ludovic goûtait depuis quinze jours déjà les douceurs du chocolat Suchard spécial et des petits pains fédéraux, et le sport militaire ne lui disconvenait nullement; sept fois déjà des épîtres fort gentilles et bien tournées avec un parfum d'orchis vanillés, lui avaient apporté des nouvelles des montagnards d'un mois. Et, bien qu'il ne fût pas sentimental comme une demoiselle allemande, ces lettres tendres le réconfortaient très intimément de certains petits déboires inévitables au service. Le